

Epreuve de Français B

Durée 4 h

Si, au cours de l'épreuve, un candidat repère ce qui lui semble être une erreur d'énoncé, d'une part il le signale au chef de salle, d'autre part il le signale sur sa copie et poursuit sa composition en indiquant les raisons des initiatives qu'il est amené à prendre.

Pour cette épreuve, l'usage des machines (calculatrices, traductrices,...) et de dictionnaires est interdit.

Le soupçon qui porte sur l'argent est (...) très particulier. Cela ressort mieux de la comparaison qui peut être faite avec d'autres objets traditionnels de la critique radicale, tels que la violence, l'injustice, ou la tyrannie. On a dénoncé l'horreur des guerres et des massacres de populations, ou celle de la misère face à l'opulence, on a protesté contre l'exploitation des faibles, l'arrogance des puissants et les atteintes politiques à la liberté. On se réfère alors à des situations qui semblent appartenir à la face malheureuse et quelquefois terrible du destin des hommes. Ces situations suscitent l'indignation, la révolte, la résistance, le combat.

Mais lorsqu'apparaît la critique de l'argent et que sont dénoncés les méfaits de la vénalité ou les effets de la corruption, on quitte le registre du tragique. Une nuance différente très souvent se fait jour : celle du mépris. L'argent n'est pas épique comme peuvent l'être les figures de l'orgueil, de la cruauté ou du crime ; il ne le devient (comme cela apparaît chez Shakespeare, Balzac ou Dostoïevski, par exemple) qu'en s'alliant à ces formes classiques du mal. L'argent semble appartenir au règne des choses basses (il s'agit bien de *l'argent comme tel*, non de la richesse en général, car celle-ci ne s'est pas toujours confondue avec lui et a eu aussi bien un statut noble et enviable). Ce jugement semble aussi ancien que les civilisations où apparaît l'utilisation de la monnaie. On en trouve une formulation étonnante chez Sophocle :

« Aucune mauvaise institution n'a germé

Chez les hommes comme l'argent. Les cités,

Il les saccage, il chasse les hommes de leurs maisons

Il imprègne et détraque les esprits honnêtes

Des mortels, et les incite aux honteuses entreprises. »

Le mépris lié à l'argent semble provenir de la sorte d'immunité dont il bénéficie. Tous ses privilèges sont jugés étranges et indus. L'argent paraît doté d'un pouvoir illimité d'acquisition et d'appropriation. Illimité, cela veut dire excessif au-delà de toute mesure, car il existe une forme normale et raisonnable d'achat et de vente (on verra comment Aristote en a fourni une description philosophique précise) ; mais, au-delà de cet échange équilibré, l'argent peut manifester un pouvoir d'appropriation inquiétant. N'avoir pas fait quelque chose et pouvoir se le procurer quand bon nous semble, n'avoir pas mérité un honneur mais pouvoir l'obtenir en payant, n'avoir aucun goût mais pouvoir s'offrir des œuvres d'art exceptionnelles : voilà quelques-uns des privilèges scandaleux que l'argent assure. C'est là un pouvoir abusif qui s'apparente à l'arbitraire du tyran ou du prédateur. A ceci près qu'il n'exige ni audace – même celle, effrontée du brigand -, ni risque physique. Il peut discrètement et efficacement tout acquérir, tout métamorphoser et renverser toutes les valeurs. Cela , nul ne l'a mieux dit que Shakespeare avec ces paroles qu'il place dans la bouche du noble Timon, qui, ruiné et abandonné après avoir inconsidérément dilapidé sa fortune au profit d'amis parasites, soudain découvre un trésor :

« Voici de quoi rendre blanc le noir, beau le laid, juste le faux, noble le vil, jeune le vieux, vaillant le lâche. (...) Viens maudite poussière, putain commune à tous les hommes, qui met la brouille parmi la horde des nations... »

Cette virulente dénonciation fait écho à celle de Sophocle, mais avec un élément nouveau : le pouvoir d'inversion que détient cet étrange tyran ne se montre ni dur, ni sanglant. Au contraire, il est aimable, flexible. Il joue les métamorphoses douces, non les changements brutaux. Il provoque des renversements de valeurs, non des attaques frontales. Même s'il exerce une domination implacable, il n'en comporte pas les signes. Tandis que le pouvoir tyrannique s'affiche dans une violence qui suscite la colère ou le désir de vengeance, l'argent opère en douceur ; il suppose ou suscite l'accord des partenaires. Il permet d'acquérir avec leur complaisance – mais sans avoir à leur plaire – des biens rares ou des privilèges. Il a son pouvoir en lui-même, celui de tout équivaloir. En cela il passe pour neutre, ou, plutôt, indifférent. Ce qui peut le faire paraître cynique. En fait, il n'est ni sentimental ni personnel, ni tendre ni cruel. L'argent semble pouvoir agir en ignorant les relations, les statuts, les conventions.

Qu'est-ce qui fait alors sa séduction ? Qu'est-ce qui détermine des personnes ou des

groupes à chercher à vendre ce qui ne devrait pas l'être, à céder à la fascination d'acquisition de numéraire ? On peut répondre que c'est son pouvoir illimité de *traduction*. Ce n'est pas tant le désir d'accumuler qui attire dans l'argent que l'idée qu'il pourra être converti en toutes sortes de choses selon les désirs ou les besoins, les occasions ou les urgences. Le propriétaire d'un beau domaine boisé (tel celui de *La Cerisaie* de Tchekov) pourra en tirer fierté et aimer le parcourir ; ses héritiers préféreront peut-être le vendre et disposer de la liberté que donne l'outil monétaire. L'argent ouvre le sentiment du possible, il rend accessible une quantité illimitée de choix en raison même de son indétermination ; il est mobile, universel, d'une totale plasticité. Tel est le premier aspect de sa séduction, qui se confond aussi avec sa fonctionnalité. C'est à cela que tient, si l'on ose dire, la beauté inquiétante de son invention.

Mais cette capacité illimitée de conversion, c'est aussi ce qui lui confère une sorte de magie dangereuse ; son pouvoir semble supra-humain : pouvoir de tout métamorphoser. Il peut acheter les choses même qui ne devraient pas se vendre. Et, pour le dire à la manière de Timon, il peut procurer des honneurs au lâche, faire croire à l'intelligence du sot, donner de la puissance au médiocre, rendre désirable un homme riche et égoïste. C'est ce motif que reprend le jeune Marx (dans un texte tout aussi célèbre que le *Timon* de Shakespeare et qui précisément s'y réfère) (...) Il radicalise le motif du renversement en ce qu'il le présente comme parfaitement *réversible*. L'argent apparaît comme une puissance totalement indifférenciante, un jeu d'équivalence sans loi : « confusion et conversions générales ».

En somme l'argent est non seulement un instrument capable de tout traduire, mais surtout de dissimuler et de tromper. C'est pourquoi il est devenu une des figures par excellence de *l'imposture*, et cela à plusieurs niveaux : 1) imposture sur la valeur (il peut rendre précieux ce qui ne l'est pas en lui donnant un prix élevé) ; 2) imposture sur la relation (il peut donner de l'importance ou du respect à qui n'en mérite pas en procurant une position) ; 3) imposture sur le temps (en acquérant en un instant ce qui exige autrement de très longs efforts). Ce qui permet cette imposture, c'est le pouvoir qu'a l'argent d'être un *substitut*. Il peut tout remplacer et donc prendre toutes les places. Il est *l'usurpateur* par excellence, l'usurpateur ubiquitaire. Aussi est-il toujours lié au drame de la *trahison* (depuis la figure de Judas jusqu'aux modernes espions). Agent de l'universelle trahison, parce que de l'universelle traduction.

Pourtant, en dépit des critiques des moralistes, des anathèmes des théologiens, en dépit de la dénonciation des écrivains ou des artistes, l'argent, dans sa forme d'instrument monétaire, s'est imposé désormais comme le plus puissant outil de mesure et d'échange des

biens, comme l'indispensable régulateur des flux financiers, comme le moyen par excellence de l'investissement industriel et de la rétribution du travail. Quel sens reconnaître alors aux soupçons traditionnels à son encontre ? N'est-ce pas là une trop ancienne histoire ? N'est-il pas temps d'en finir avec ce trop vieux préjugé ?

La réponse ne peut être simple. Les méfaits de l'argent n'ont pas disparu du fait de la réussite des technologies d'échange et de financement que la monnaie représente et rend possibles. Le problème en son fond n'aurait pas changé depuis Aristote. Il suffit, semble-t-il, de savoir distinguer entre, d'une part, l'argent comme outil économique légitime et efficace, c'est-à-dire comme monnaie, et, d'autre part, l'argent comme instrument tout-puissant d'acquisition, de contrôle, d'exploitation ou de corruption. Pourtant, le partage n'est pas aussi clair. Car les rapports entre les perfectionnements techniques de l'outil et les possibilités immorales de l'abus sont étroits. Les technologies raffinées de circulation de la monnaie, loin de faire régresser les excès de pouvoir de l'argent, lui ont donné de nouveaux champs d'exercice. La corruption liée à la haute finance peut-être d'une remarquable qualité professionnelle, et par là même plus profonde et plus grave. Non seulement les questions éthiques se sont déplacées avec le changement technologique, mais ce changement a affecté notre socle culturel même : l'imaginaire de l'argent lié à ses formes anciennes- la pièce de métal précieux, le billet de banque – a tendance à se raréfier. Quelle importance ? Apparemment aucune. Pourtant ce phénomène n'est pas sans conséquence. Car c'est le cadre affectif traditionnel de nos jugements et de nos évaluations qui se délite, tandis que celui qui se met en place s'avère encore peu expressif. Dès lors que l'argent perd sa forme imagée et surtout sa matérialité immédiate, il semble investi d'une innocence proportionnelle à son abstraction. Le financier qui détourne des sommes importantes à son profit se rend coupable d'un crime aussi grave, sinon plus, que celui du bandit de grand chemin qui dévalisait la malle-poste au temps de Beaumarchais ou de Balzac. Pourtant dans le cas du détournement l'image reste faible ; l'effet dramatique est quasi nul, et la faute en semble moins éclatante. Mandrin ira aux galères ; le banquier escroc (comme le Saccard de Zola) sera seulement acculé à déposer son bilan ou condamné parfois à restituer – s'il le peut – les sommes détournées. Ces différences ne sont que des signes d'une mutation plus globale, qui a rapport à la généralisation du marché et à la montée en puissance des places boursières. L'argent a changé de dimension ; tant au niveau des stocks que des flux, des investissements que des profits, on a affaire à des phénomènes colossaux, comparables désormais aux phénomènes climatiques ou géologiques, démographiques ou épidémiologiques.

Marcel HENAFF, *Le Prix de la vérité*, éditions du Seuil, 2002.

Questions :

1 - Résumé

Vous résumerez en 180 mots (+ ou – 10%) cet extrait du livre de Marcel Hénaff ; vous indiquerez clairement le nombre exact de mots utilisés. (8 points)

2 - Dissertation

En vous référant précisément aux œuvres étudiées, vous direz si le mépris de l'argent qu'évoque Marcel Hénaff y paraît partagé ou non. (12 points)

FIN DE L'ÉPREUVE

